

—Puis-je passer la nuit ici, mon enfant ? demanda le voyageur.

—Certainement, monsieur ; si vous désirez souper on vous servira dans votre chambre, nous avons beaucoup de monde ce soir, etc...

—Mon lit me suffira, et je partirai de fort bonne heure.

—Veuillez me suivre, monsieur.

Colette le conduisit dans une chambre du premier étage, lui laissa de la lumière, du papier, des plumes, car il annonça qu'il voulait écrire, puis elle redescendit.

A peine venait-elle de reprendre son labeur qu'une voix enrouée se fit entendre, et on frappa au volet de la cour.

—Que voulez vous, qui êtes-vous ? demanda Colette.

—Il fait si froid, laissez coucher un pauvre voyageur dans l'écurie, pour l'amour de Dieu.

Jarnille ne refusa jamais ce genre de service, Colette introduisit le mendiant et, lui montrant un bâtiment au fond de la cour :

—Entrez là, dit-elle, et bonne nuit.

—La bonne nuit, fit le vagabond, est pour ceux qui festoient dans la grande salle... Allons ! un lit de paille fraîche vaut mieux que le fossé de la route. Merci à vous, ma jolie fille.

Le mendiant s'étendit dans l'écurie et Colette courut à l'appel de sa tante.

—Les desserts sont-ils prêts ?

—Oui, ma tante, tous. Je viens de conduire un voyageur à la *Chambre n° 7* et un pauvre dans l'écurie.

—On sonne en haut. J'y vais ; Colette, surveille le rôti, ce M. de Luzarches me fera danner !

Et Jarnille monta les escaliers, tandis que Colette tournait le cuissot de chevreuil rôtissant doucement devant un feu clair.

VI

NUIT TRAGIQUE

La maison occupée par Jarnille fût bâtie par un homme ayant fait les guerres d'Espagne. Il en rapporta un goût prononcé pour les vastes cours, les bassins remplis d'eau, les balcons surplombants, et cet ensemble de choses fraîches, charmantes et confortables qu'on appela le *Patto*. Les maçons qu'il employa, car il fut lui-même son architecte, se railèrent de lui sans lui faire abandonner son idée. Au bout de vingt ans, quand les paysans de Marolles regardaient la cour bien pavée, ornée au milieu d'une fontaine jaillissante, les vieux ceps tordant leurs bras le long des colonnes et drapant de feuillage les balcons à jour, ils furent bien obligés de convenir que cette disposition était à la fois gracieuse et commode. Une vaste cuisine dans laquelle on servait les voyageurs de mince importance ; une salle à manger en arrière, réservée aux gens sachant commander autre chose que la soupe aux choux et l'omelette au lard. Les chambres du premier étage s'ouvraient sur le balcon faisant le tour des constructions. Un salon élégant, garni de meubles achetés à la vente d'une maison bourgeoise, s'ouvrait de temps à autre pour les voyageurs riches, les fils de famille des environs et quelques étrangers attirés par la beauté du pays.

Les amis de M. de Luzarches, gais ce soir-là d'une gaieté fébrile, se mirent à table vers onze heures.

Le temps qui jusqu'alors s'était maintenu, changea soudainement ; un vent furieux fit grincer d'une façon lugubre les girouettes et l'enseigne rouillée du Soleil-Levant ; sur la route les arbres se tordirent avec des gémissements, et un souffle de tempête enveloppa l'auberge.

Mais les invités de M. de Luzarches ne parurent pas l'entendre. Les vins apportés par Damien les grisaient déjà. Peu leur importait le déchaînement des éléments s'ils riaient et causaient dans la chambre chaude.

En bas le vieux vagabond dormait dans l'écurie. C'était un homme de soixante-dix ans, dont toute la vie avait gardé les tristesses de l'abandon. A peine fut-il capable de travailler, qu'il alla de ferme en ferme cherchant de l'ouvrage durant la saison d'été. Tant qu'il fut jeune, il trouva cette existence facile ; à mesure qu'il vieillit, elle lui pesa. Désormais on le trouvait trop âgé pour faucher et battre en grange. Il fit alors des ouvrages de femme, arracha des betteraves et des pommes de terre, gaula des noix, égréna du maïs. Enfin la paralysie envahit ses membres, et toute besogne lui devint difficile. C'est alors qu'il

connut les hivers rigoureux, les longues semaines durant lesquelles la faim crie dans la poitrine creuse, les nuits froides, les jours courts faits d'ombres rapides, de coups de vents, de tombées de neige.

Jusqu'alors il avait accepté avec une sorte de philosophie sauvage cette vie irrégulière, mais ce soir-là, sans qu'il se rendit compte pourquoi, le bruit des verres, les gaietés de ces jeunes fous lui firent sentir plus cruellement l'existence de sa misère. Ne pouvant dormir, il eut l'idée de se distraire en regardant ce qui se passait dans cette salle vivement éclairée, où l'on oubliait si bien la froidure et l'orage.

Une échelle se trouvait dans l'écurie, il la prit, l'appuya contre le balcon et monta. Enjambant la balustrade, il se trouva tout près de la pièce dans laquelle se trouvaient M. de Luzarches et ses amis, et colla sa face morne contre les carreaux de la porte-fenêtre.

Le hasard voulut que Lucien Grandpré l'aperçut. Il ouvrit alors rapidement la croisée et, saisissant l'homme par la main, il l'amena au milieu de la chambre.

—Mes amis, dit-il, les anciens plaçaient un squelette dans la salle des festins, à notre orgie vient présider la misère. Holà ! vieux, que fais-tu ici ?

Le vagabond trembla, regarda d'un œil avide et ne répondit pas.

—As-tu faim ? reprit Chamigny.

—Oui, fit le pauvre.

—Prends ce poulet, ce pain, cette bouteille de vin, et refais-toi à notre santé !

—Un instant, fit Luzarches, pourquoi nous épiais-tu ?

—Vos chansons m'empêchaient de dormir.

—Par où es-tu monté ici ?

—J'ai dressé une échelle.

—C'est ma foi vrai ! dit Lucien le névrosiaque, l'échelle est encore là.

—Où couches-tu ?

—Dans l'écurie.

—Retournes-y, fit Maxime avec une sorte de colère. J'excuse la faim mais non la curiosité.

—Merci, mes bons messieurs, dit le vagabond.

Puis il ajouta mentalement :

—J'ai bien fait de venir, tout de même, ma curiosité me vaut un souper.

Il enjamba de nouveau le balcon, mit le pied sur l'échelle et sa silhouette se perdit dans la nuit.

Maxime resta un moment appuyé sur la balustrade.

—Luzarches, dit Lucien, il fait un vent de diable, ferme cette fenêtre.

—As-tu peur que la fraîcheur du soir te dégrise ?

—Moi, jamais !

—Mes chers bons, dit Luzarches, j'adore les oppositions dans la vie : au dedans un grand feu, les clartés d'un lustre, toutes les recherches de la bonne chère... Au dehors une tempête grandissante. Viens donc Lucien, cet orage te fournira la matière d'un sonnet.

—Je suis trop gris, répondit Lucien.

—Alors toi, Chamigny.

L'hercule chasseur répondit :

—Je commence l'histoire de mes cinquante-cinq duels...

En effet, Carl Chamigny, la figure rubiconde, les coudes sur la table, se disposait à narrer à ses amis ses exploits de duelliste, et de quelle façon courtoise il avait occis vingt-neuf hommes de cœur et blessé les autres.

Lucien, vautre sur un canapé, improvisait une ode à la lune.

Les autres fumaient, écoutaient et vidaient les bouteilles de liqueur.

Luzarches les observa tous l'un après l'autre.

—Sont-ils assez ivres ? se demanda-t-il.

Au même moment, Damien effleura du doigt l'épaule de son maître, puis lui adressant un signe muet, il le conduisit en face de la porte vitrée d'une chambre séparée par une seule pièce de la salle à manger.

—Regardez ! fit-il.

Dans cette chambre se trouvait le voyageur introduit par Damien dans l'auberge du Soleil-Levant, pendant que les occupations culinaires troublaient trop dame Jarnille pour qu'il lui fût possible de s'occuper d'un piéton arrivé sans bagages.

Celui-ci, une fois entré dans la petite chambre, enleva son chapeau à grands bords, rabattit le collet de son paletot, inspecta la pièce du regard puis,

avant de songer à prendre du repos, il chercha un encrier, tira de son sein un portefeuille et commença une longue lettre.

La fièvre lui rongait le cœur depuis qu'il avait quitté les chères créatures formant l'horizon de sa tendresse. Ne devait-il point raconter son voyage, leur parler de la tristesse dans laquelle le jetait la séparation, verser enfin son cœur dans leur cœur et leur répéter d'avoir bon courage dans l'avenir.

Tout à son amour d'époux et de père, il ajoutait un feuillet à un autre feuillet, quand le visage de Maxime s'appuya contre les vitres.

Les yeux de M. de Luzarches brillèrent d'un éclair de haine, il passa la main sur la crémone de la fenêtre, adressa un signe à Damien, puis rapidement il franchit le seuil de la chambre et la referma.

Au bruit qu'il fit, le voyageur leva la tête.

—Me reconnais-tu ? lui demanda Maxime.

—Oui, répondit Gaston de Marolles, tu es le fils de Françoise de Marolles comme je suis le fils de son frère... La nature nous fit parents, et notre destinée paraissait être de nous aimer, tu ne l'as pas voulu...

—Qui de nous deux quitta le manoir paternel ?

—Moi, répondit Gaston, mais je n'ai point à rougir du motif pour lequel je m'exilai.

—Est-ce ma faute si depuis mon oncle te garde rancune.

—Peut-être t'aurait-il été possible de l'amener à me pardonner.

—Je l'ai tenté sans y réussir.

—Ne parlons plus de ces choses, dit Gaston d'une voix conciliante ; elles pourraient nous attrister et nous aigrir ; je viens ici la main tendue, oublieux du passé qui fut amer.

—Pour te réjouir d'une espérance.

—Ma joie ne peut être complète, puisque l'oncle Henriot se meurt.

—Tu le sais ?

—Il me l'a fait écrire.

—Et tu viens à la curée du cadavre ?

—Je viens fermer les yeux d'un vieillard qui m'a toujours été cher.

—Bien qu'il t'ait chassé, maudit ?

—Malgré cela... Il m'a cru des torts alors que je remplissais un devoir sacré !

—Et tu franchiras demain le seuil du château de Marolles ?

—Naturellement.

—Et tu recueilleras ce que tu n'as point gagné ?

—Que signifie...

—Cela signifie que, tandis que tu vivais librement auprès d'une femme que tu aimes, je souffrais, moi, d'une façon quotidienne, les manies, les colères, les injustices maladroites du vieil Henriot... Il m'a fallu durant des années entendre les mêmes histoires, discuter les mêmes points de politique, écouter les rapsodies d'une vie de gentilhomme campagnard abruti par la maladie... Combien de fois n'ai-je point été tenté d'abandonner Marolles, de renoncer à cet héritage qui se faisait par trop attendre et de retourner à Paris... Paris, où m'attiraient mes goûts, mes passions, où je me serais senti vivre...

—Paris où je meurs de faim avec ma femme et ma fille !

—Ceux qui m'ont vu ici commandant des chasses, donnant des diners luxueux, ont pu me croire du nombre des favoris de la fortune. Je me rongais cependant les poings de rage, me demandant quand finirait cette comédie sinistre...

—La fin de cette comédie ? demanda presque sévèrement Gaston.

—Eh bien ! c'était la mort d'Henriot, ce vieillard égoïste et vaniteux qui me comblait de ses dons tout en regrettant les sommes qu'il me donnait, car il est avare autant que je suis prodigue... Mais cet inutile s'obstinait à vivre, cet ennuyé ne songeait pas à partir... Je devais me cacher pour rassembler mes amis et oublier dans quelque orgie les ennuis mortels de cette existence... Ah ! j'ai payé cher cet argent, et j'ai cruellement gagné la succession du vieillard...

—Pourquoi ne l'avez-vous pas aimé ? demanda Gaston.

—J'en suis venu à le haïr.

—Oh !

—Écoutez, reprit Maxime d'une voix dure et brève, les moments seront courts durant lesquels nous pourrions discuter nos intérêts respectifs... A cette succession d'Henriot de Marolles, nous n'avons pas des droits égaux. Vous, sur un mot d'avis, vous arrivez de Paris prendre votre part des trésors de cet